LENI ORSO

MADELEINE

MADELEINE

LENI ORSO

Projet Bradbury 5/52

Cette nouvelle fait partie de mon projet Bradbury (5/52).
Découvrez ce projet sur mon site internet :
Mon projet Bradbury

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Le piratage prive l'autrice de ses droits.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Crédit photo : Serge Kutuzov
Crédit symbole : Smashicons

Tous droits réservés.
ISBN : 978-2-9586728-4-3
Copyright © Mars 2023 Leni Orso

Cette nuit-là a été la plus belle de ma vie.

J'avais cru avant ça que jamais je ne te reverrais. Que tout ce qu'on avait vécu ensemble n'avait peut-être été qu'un rêve, quelque chose qui s'effacerait petit à petit, comme ces souvenirs qui disparaissent sans même qu'on s'en rende compte. Une part de moi s'y était même résignée.

Et puis tu es apparue sur mon perron un soir d'été. Ta fossette creusait un peu ta joue, et je me suis dit à ce moment-là que ton sourire m'avait manqué plus que je ne le pensais.

— Salut Charlie ! Tu viens te balader ?

Le son de ta voix a résonné dans ma tête, un peu grave, un peu rauque. Tes yeux pétillaient de malice, comme avant chaque sortie que l'on faisait ensemble. Je n'ai pas tellement réfléchi. J'ai pris ma veste et je t'ai suivie.

On a marché côte à côte, sans se parler. Je te regardais du coin de l'œil pour m'assurer que tu étais bien là, que je ne rêvais pas. Mais la légère odeur de ta crème au monoï titillait mes narines et j'ai décidé de juste profiter du moment présent.

La chaleur de la journée commençait à tomber, ça sentait le goudron chaud dans la rue. Les gens autour de nous étaient joyeux. C'était l'été, c'étaient les vacances. Plus rien ne semblait avoir d'importance.

Je t'ai suivie jusqu'à l'entrée de la ville. La fête foraine battait son plein. Les manèges avaient été installés quelques jours auparavant et la musique envahissait la ville tous les soirs depuis. L'odeur des chichis et des crêpes au chocolat a remplacé celle du bitume. Tu as ris, tu m'as dit :

— Allez viens Charlie, t'as toujours adoré ça !

J'ai souri, j'ai hoché la tête. J'ai pris un ticket pour les chaises volantes. Quand le moteur a démarré, que les nacelles se sont mises à tourner, je t'ai entendue rire à gorge déployée et j'aurais voulu que ce moment ne s'arrête jamais. J'ai profité de chaque instant, du vent qui faisait voler mes cheveux, de ton rire merveilleux et de cette odeur de monoï qui surpassait celle des sucreries.

Doucement le manège s'est arrêté. Tu as sauté de la chaise, un grand sourire aux lèvres.

— On fait quoi après ?

Tu as regardé autour de nous et ton visage s'est illuminé.

— Je sais ! Une barbe à papa !

Tu as couru vers le stand ou une femme transformait du sucre en un nuage rose. Tu as levé les poings au ciel en me regardant et en riant.

— Une barbe à papa !

J'ai ri aussi.

Le coton coloré fondait au fond de ma forge au fur et à mesure que je l'avalais, me laissant juste un parfum sucré sur le palais. Après ça, nous avons fait un tour de train fantôme et j'ai ri de tes réactions disproportionnées à chaque fois qu'un vieil automate surgissait d'un endroit obscur. Tu criais et tu t'esclaffais aussitôt, et l'écho de ta voix rebondissait autour de nous, se mêlant au grincement des roues sur les rails du parcours.

On a fini sur les chevaux de bois du carrousel. J'ai pris les rênes entre mes mains, j'ai fait mine de talonner ma monture. Ça t'a fait rire. Tu as toujours été bon public. À ce moment-là, plus rien d'autre n'existait. Ni la musique un peu trop forte, ni les gens un peu trop excités, ni l'odeur de la pâte un peu trop frite. Il n'y avait plus que toi. Toi et tes longs cheveux bruns, toi et tes yeux noirs, toi et ta fossette au creux de ta joue. Il n'y avait plus que l'odeur du monoï et l'éclat de ton rire. Il n'y avait plus que toi. Juste toi.

Le tour s'est terminé, tu es descendue de ton cheval blanc.

— On va à la plage ?

Je t'ai suivie. On a marché dans les rues vides, sous la seule lueur de la lune et des étoiles. Les flonflons se sont éloignés petit à petit, on n'entendait plus que le bruit de nos pas résonner sur le pavé.

La plage s'est offerte à nous, désertée de tout être humain. Malgré l'heure avancée de la nuit, le sable était encore un peu chaud, comme l'air qui nous entourait. Autour de nous, il n'y avait plus un seul bruit à part celui de la mer qui allait et venait. J'ai trempé mes pieds dans l'eau, les vaguelettes ont recouvert ma peau, d'abord timidement puis avec plus d'entrain. L'écume est venue étreindre mes jambes avec douceur, avant de repartir vers ailleurs.

Tu t'es assise un peu plus loin, et je t'ai rejoint. On n'a pas parlé, on ne s'est rien dit. Tu t'es allongée et je t'ai

imitée. On a regardé les étoiles en silence, parce que parfois les mots sont inutiles.

Un court instant ma gorge s'est serrée, et j'ai cru que j'allais pleurer. Tu t'es redressée, appuyée sur le coude.

— Qu'est-ce qui se passe, Charlie ?

Je t'ai regardée. Tu semblais un peu inquiète, mais tu avais aussi cet air serein qu'ont les gens qui sont bien. J'ai senti les larmes couler sur mes joues.

— J'aurais aimé que tout ça soit réel.

Tu as souri. Tu as placé la main sur mon cœur.

— Tout est vrai Charlie. Moi et toi, ici. Cet instant n'appartient qu'à nous deux. Tout ce qu'on a fait ce soir a existé.

Tu m'as souri et j'ai senti ma gorge se desserrer.

— Chéris ces souvenirs et appuie toi sur eux pour avancer. Tu en es capable, je le sais. Peut-être qu'un jour tu oublieras le son de ma voix et les traits de mon visage. Oui, pleure si tu veux. Peut-être que tu oublieras à quoi j'ai ressemblé et tout ce qu'on a pu faire ensemble. Et c'est bien. Car la vie continue et tu ne peux pas rester en arrière, tu dois suivre le courant. Pas à pas, à ton rythme. Tu peux le faire Charlie, je le sais. Et tu le sais aussi, au fond de toi. Et, peut-être qu'un jour on se retrouvera.

Ton sourire était radieux et tes mots ont rempli mon cœur d'amour. Quelque part au fond de moi, quelque chose s'est allumé, une petite flamme d'espoir et d'envie d'avancer.

Tu as disparue en même temps que le jour se levait. Et alors que le soleil apparaissait et que les mouettes s'éveillaient, il flottait dans l'air un léger parfum de monoï.